

LE RELIEUR

La première fois que j'ai vu Pierre, il n'avait pas cinquante ans et j'étais néanmoins très impressionné. Proust compare la chambre de Tante Léonie à l'intérieur d'un chausson aux pommes. Pierre dans son bureau m'est apparu comme à l'intérieur d'un mille-feuilles : partout des paperolles, des messages, des livres, des adresses. Aux premiers mots, il a reculé légèrement le buste, comme s'il me voyait venir de très loin, d'une Amazonie où l'on n'avait jamais entendu parler de Denis Roche. Et, très vite : « Avez-vous lu Untel ? Il faudra que je vous fasse rencontrer Untel » - un peu comme on donne à un jeune sauvage l'adresse d'un hôtel, d'un pharmacien, d'un coiffeur. Plus tard, j'ai appris que Pierre avait ainsi reçu et guidé beaucoup de jeunes sauvages, qu'il les avait fait se connaître entre eux et qu'il ne dédaignait pas de participer aux réunions tribales où les débutants se rassuraient les uns les autres dans le grand Paris. L'ancre de Pierre était déjà « une machine à indiquer l'univers », titre breveté de l'un de ses ouvrages, un central téléphonique artisanal. Il réussissait des branchements inouïs : il reliait un communiste et un chrétien, un formaliste et un lyrique, sans que le central explose ou se remplisse de fumée.

Il m'avait aussi discrètement ouvert la porte de ses livres ; j'y ai retrouvé le même art de tisser des liens entre l'infime et l'immense, les rochers dans la mer et les meules sur la plaine, de recoudre avec amour le corps d'Orphée que d'autres poètes déchiraient allégrement en égratignant au passage celui qui s'employait à remembrer le monde et le langage.

Il nous réunissait dans ces petits restaurants dont il avait le secret, où l'on gèle, on mange mal et l'on boit de l'eau, mais où l'on se réchauffe au feu de la conversation et de l'amitié. Quand un grand balai l'a chassé de son bureau légendaire, suspendu au sommet d'un escalier de bois, rue Guénégaud, il a continué à tendre les fils légers de sa toile, à venir écouter la lecture d'un ami oublié, à envoyer à un vieux croyant un livre sur un évangile apocryphe, à écrire des lettres qu'il terminait au dos de l'enveloppe pour la joie du facteur.

Tes poèmes, cher Pierre, et le souvenir de nos rencontres, continueront à ourdir ce réseau large et fin de la fidélité, grâce auquel nous restons proches les uns des autres, proches des confins où se cherche encore l'unité du monde. Tu n'es plus là, sans doute, pour faire, défaire et refaire quotidiennement ce travail de Pénélope où la plume, le papier et l'agrafeuse remplaçaient le métier à tisser, travail que tu vouais toi-même à l'inachèvement. Mais l'ouvrage de Pénélope, nous le savons, n'avait pas sa fin en lui-même ; il était destiné à attendre, dans un temps et au-delà d'un temps qu'on refuse d'encombrer, fût-ce par un chef-d'œuvre, le moment des retrouvailles :

Quelque chose de beaucoup plus joyeux que le temps nous est dû. Je pressens, dans le mouvement dont je me trouve habité, une amoureuse espérance. Contradiction pour partie annulée dès que nous demandons, ou tentons, attendons enfin de nous ouvrir à la gloire de la lumière (forme de Dieu, et marque de notre humanité en Dieu) (*Requêtes*, 36).

Jean-Pierre Lemaire

